

L'écrivain anglais John Berger, 82 ans, n'est pas installé en Haute-Savoie comme dans une tour d'ivoire. Ses engagements revivent dans plusieurs livres paisibles et combattants qui paraissent prochainement.

John Berger

« C'est un peu comme fabriquer des chaussures »

« John Berger est un Anglais excentrique et érudit à la recherche de l'innocence. »

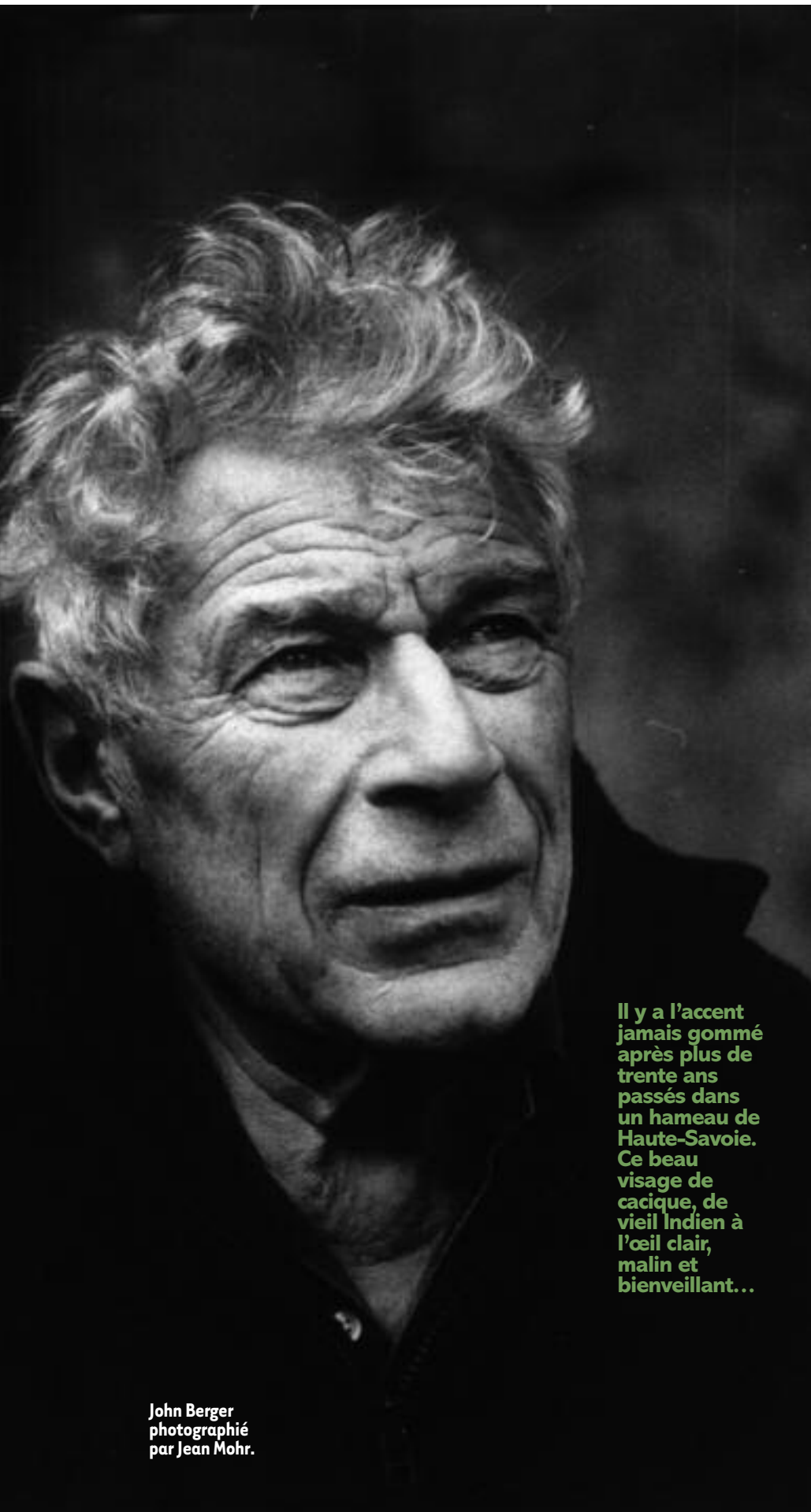
dans les portraits de John Berger, ce sont toujours les mêmes éléments biographiques qui ressortent, peut-être parce qu'on ne sait pas de quel côté prendre une telle vie, si pleine, si attentivement, si avidement goûtée. Alors il faut bien se résoudre à poser quelques repères sur ce long itinéraire nomade. Il y a le coup d'éclat inaugural, l'entrée sur la scène littéraire avec le scandale du Booker Prize en 1972 autour du roman *G*, quand l'écrivain lauréat a souhaité partager son prix avec les Black Panthers, consacrant l'autre moitié à financer un projet sur les travailleurs immigrés en Europe. Son *marxisme*, son *féminisme*, cette étiquette d'écrivain engagé qu'il n'a jamais reniée, toutes ces catégories qui l'indiffèrent aujourd'hui, tandis qu'il va vers ses 83 ans.

« **Nul avec l'argent.** » Il y a l'accent jamais gommé depuis le départ de l'Angleterre et après plus de trente ans passés dans un hameau de Haute-Savoie et les « *I mean* » qui ponctuent les phrases. Ce beau visage de cacique, de vieil Indien à l'œil clair, malin et bienveillant. Et les longs silences, concentrés, qui suivent les questions. Il y a le cinéma qui a occupé un moment de sa vie (la collaboration avec le Suisse Alain Tanner sur plusieurs scénarios dont celui de *La salamandre*), l'envie de faire des films puis le choix de l'écriture car, dit-il, pour faire du cinéma, il faut de l'argent et qu'il est « *nul avec l'argent* ». Mais depuis toujours ce goût du montage, de l'écriture aux ciseaux et au Scotch, dont les livres portent la marque. Car, bien sûr, il y a surtout les livres.

Après *D'ici là*, sorte d'exercice de géographie autobio-

graphique paru en 2006, les éditions de l'Olivier publient un nouveau roman, *De A à X*, une histoire d'amour politique sous forme de lettres, celles envoyées par une femme, Aïda, pharmacienne, à un homme, Xavier, mécanicien, prisonnier condamné à perpétuité pour terrorisme. Est repris ce mois-ci en « Points », le fameux *G*, qui raconte le destin d'un Don Juan italo-anglais au tournant du XX^e siècle, inclassable collage de genres, déroutant et plastique. « *John Berger est un Anglais excentrique et érudit à la recherche de l'innocence* », remarquait dans un entretien au *New Yorker*, en 1973, George Steiner, membre du jury du Booker Prize, grand défenseur de ce livre qu'il plaçait dans la parenté du grand roman moderne aux côtés de *L'homme sans qualités* de Robert Musil ou de *La conscience de Zeno* d'Italo Svevo. Paraissent également *Un métier idéal : histoire d'un médecin de campagne*, accompagné des photos de Jean Mohr, une superbe réédition d'un ouvrage publié pour la première fois en 1967 et qui paraît incroyablement visionnaire, et, fin mars chez Indigène éditions, un court pamphlet, *Dans l'entre-temps : réflexions sur le fascisme économique*.

Jusque dans le Chiapas. Au travers de cette riche actualité éditoriale, on peut avoir une vue assez large sur les différentes directions qu'a empruntées le chemin littéraire de John Berger : la fiction sans foi ni loi, le récit ethnographique dans la veine de la trilogie sur le monde paysan, *Dans leur travail* (publié chez Champ Vallon au début des années 1990 et repris en « Points » en 1996), lue dans le monde entier jusque dans le Chiapas, et le texte d'intervention politique. Il faudrait y ajouter les poèmes édités



JEAN MOHR

**Il y a l'accent
jamais gommé
après plus de
trente ans
passés dans
un hameau de
Haute-Savoie.
Ce beau
visage de
cacique, de
vieil Indien à
l'œil clair,
malin et
bienveillant...**

John Berger
photographié
par Jean Mohr.

en français par Le Temps des cerises. Et la critique d'art.

Si l'on devait trouver un lien entre ces formes, on parlerait de cette double dimension, de cette articulation singulière entre l'intime et le collectif. Le quotidien et le social. L'individuel et l'historique. Qui mieux que John Berger peut faire sienne la formule de Miguel Torga, « *l'universel, c'est le local moins les murs* » ?

Dans le discours prononcé à la réception de son prix, repris par L'Olivier dans le fascicule *Pour saluer John Berger* au moment de la réédition de *G* en 2002, l'écrivain disait : « *Si le roman a une telle importance, c'est qu'il pose des questions que nulle autre forme littéraire n'est capable de poser : sur le rapport de chaque individu à son propre destin ; sur l'usage qu'on peut faire d'une vie, y compris la sienne. Et ces questions, il les pose d'une façon très personnelle. La voix du romancier fonctionne comme une voix intérieure.* »

Trente ans après cette déclaration, avant de commencer l'entretien sur la table de sa cuisine, John Berger vous montre les deux portraits du Fayoum qui ouvrent et ferment *De A à X* : « *La présence de ces deux reproductions change la perception du livre : ça dit quelque chose même si je ne sais pas exactement quoi.* » Puis, patiemment, il prend le temps de chercher ce « *quoi* » avec vous.

Livres Hebdo — Est-ce que le choix que vous avez fait il y a près de 35 ans de vous installer dans ce village de montagne, cet apprentissage de la vie rurale dont vous dites qu'il a été votre « université », a eu une influence sur votre écriture ?

John Berger — Oui, je crois profondément. Même s'il est difficile d'expliquer de quelle façon... Disons qu'à la campagne les gens racontent des histoires, beaucoup plus qu'ailleurs. Et une des conséquences de ça, c'est que le passé coexiste avec le présent, et l'avenir, même s'il est toujours inconnu et souvent assez menaçant, est là aussi, dans le rythme des saisons, de la nature. Tout ça dans le sens d'une continuité. Alors, bien entendu, cela modifie la façon dont toi, comme raconteur, tu essaies d'écrire les histoires...

Vous aimez bien le mot « storyteller ». Est-ce un métier « raconteur d'histoires » ?

Je préfère en tout cas le mot métier à celui de carrière... Dans *métier*, on retrouve le côté artisanal de l'écriture. Cela suggère que les expériences vécues te sont livrées, dans ton atelier, par la vie, puis que tu fais ton métier : tu les transformes et ensuite elles repartent, modifiées... C'est un peu comme fabriquer des chaussures.

Est-ce cet aspect manufacturé, cette dimension de travail manuel, qui fait que les mains ont tant d'importance dans *De A à X* où sont d'ailleurs reproduits des dessins de mains ?

A vrai dire, j'ai écrit au moins la moitié du livre sans penser à ces dessins. Et puis un jour, chez un encadreur, je suis tombé sur une série de livres : *Comment dessiner des fleurs*, *Comment dessiner les chevaux* et soudain *Comment dessiner les mains*. Et tout d'un coup, je me suis dit : Aïda doit trouver un livre comme ça et dessiner ses mains pour Xavier. C'est une idée donnée par la vie, par le hasard, qui n'était pas là au début.

Et la forme épistolaire, s'est-elle imposée tout de suite ?

Oui, dès le commencement parce que quand quelqu'un de très proche est emprisonné, les lettres sont le moyen principal d'être avec lui. Au départ j'ai pensé qu'on pouvait aussi trouver ses lettres à lui et qu'elles se répondent. Mais finalement j'ai trouvé que l'absence physique de l'autre, qui est tellement importante dans cette histoire, serait moins perceptible. Le fait que les réponses de Xavier à Aïda manquent est un appel à l'expérience concrète de l'absence.

L'histoire se passe dans un lieu imaginaire qui pourrait

>>>

>>> être aussi bien le Moyen-Orient ou l'Amérique latine. Pourquoi l'avoir laissé imprécis ?

C'est vrai que je n'aurais pu écrire ce livre sans les amis très chers, Palestiniens vivant en Palestine. C'est la raison pour laquelle il est dédié à l'écrivain Ghassan Kana-fani, assassiné par les services secrets israéliens dans les années 1970. Mais j'estimais que moi, je n'avais pas le droit d'écrire une histoire palestinienne parce que même si j'ai passé pas mal de temps là-bas, je ne suis pas palestinien. J'avais une espèce de pudeur. J'ai donc choisi un endroit ambigu et en même temps très matériel pour donner l'impression que cette histoire peut être n'importe où. Car de quoi parle-t-elle ? des gens résistants qui s'opposent au nouvel ordre mondial. Des gens que, dans beaucoup de pays, on appelle des terroristes, parfois à cause de leurs actes mais le plus souvent à cause de leurs prises de position. Et ça, c'est un phénomène, pas forcément *universel*, mais qu'on peut observer dans de nombreux endroits de la planète. J'étais très conscient de ça tout en ne cherchant pas à être universel car c'est une chose fatale en littérature.

De même, si cette histoire est absolument contemporaine, il n'y a pas d'ordre chronologique dans les lettres...

Je ne voulais pas une histoire linéaire car ce sens du temps linéaire appartient à la vie régulière, or la régularité est la dernière chose que ces gens vivent. Ou pour dire ça différemment : dans le manque, dans l'absence, le temps de l'imagination, le temps du cœur est plein de plis. Et pour donner la substance de ce temps plié, il fallait une certaine non-continuité. Ça ne m'intéressait pas d'écrire la biographie d'une femme de 29 à 64 ans, c'est pour cela aussi qu'on ne peut pas donner d'âge à Aïda : dans certaines lettres, on pense qu'elle a 30 ans, d'autres qu'elle a 60 ans...

Les murs souvent présents dans votre œuvre, ici, non seulement séparent mais enferment. Et la figure du prisonnier, réel dans *De A à X* et métaphorique dans le texte bref que va publier en mars Indigène Éditions, fait que ce livre paraît plus noir, plus claustrophobe...

Je ne sais pas si c'est *noir* car il y a des lecteurs qui m'ont dit au contraire y avoir trouvé un grand espoir... Mais peut-être est-ce moins contradictoire qu'il n'y paraît. Car l'espoir est comme une flamme dans le noir. L'espoir, ce n'est pas le bien-être, pas l'optimisme. C'est, selon les structures de l'âme humaine, quelque chose qui est allumé dans les moments durs, où il faut avoir du courage. **L'espoir, la prison, la liberté... les mots les plus conceptuels ont toujours sous votre plume quelque chose de très concret, pratique. Est-ce que vous avez conscience de cela lorsque vous écrivez ?**

Ce que je peux dire, c'est que je cherche à écrire un petit peu dans le même esprit que je dessine. Si j'ai abandonné la peinture il y a longtemps, j'ai dessiné toute ma vie. L'acte d'écrire et celui de dessiner sont très différents : quand on dessine, soit quelque chose devant soi ou quelque chose qu'on imagine, c'est l'opposé d'un concept. C'est au contraire une interrogation de ce qui existe. Je constate aussi, sans l'expliquer, qu'avec l'âge

le dessin est un peu plus facile alors que l'écriture reste aussi difficile maintenant que quand j'ai commencé.

Un métier idéal paraît pour la première fois en français 42 ans après sa première édition en anglais. Quelle place a ce livre dans votre œuvre ?

À l'époque je vivais dans un village au pays de Galles, je suis allé voir un médecin car j'étais malade et nous sommes devenus amis. J'ai été fasciné par sa pratique. J'admirais son attention, sa disponibilité. J'ai donc voulu faire un portrait, pas exactement un portrait de lui mais un portrait comme médecin dans ses relations avec ses patients. Avec le photographe Jean Mohr, nous avons passé deux mois avec lui jour et nuit. Et puis nous avons écrit ce livre qui est comme une espèce de tribut.

Sans doute, lui, le médecin, prévoyait-il mieux que nous ce qui allait se passer pour la médecine en général qui est devenue une médecine technocratique, où l'on ne considère pas le malade comme une personne totale souffrant mais comme un corps divisé en parties, en différentes maladies... Mais cette évolution de la médecine est partout aujourd'hui de plus en plus questionnée. Et maintenant ce livre, qui parlait pourtant d'une pratique en train de disparaître et qui vient de sortir en Espagne, en Corée, en Chine, est devenu actuel, dans un autre contexte.

Vous avez écrit une postface en 1999 après le suicide du médecin. Pour cette nouvelle édition, vous n'avez pas éprouvé le besoin d'ajouter quelque chose ?

Dans cette postface, j'annonçais sa fin mais je ne voulais pas entrer dans les explications. Comme quand nous l'avons suivi, nous avons été très près de lui mais sans aller dans sa vie privée. Je ne parle pas de sa femme, de ses enfants... C'était exprès. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai accepté le changement de titre qui à l'origine était *A fortunate man...* *Un métier idéal* rend mieux compte de la dimension générale, moins personnelle de ce portrait.

Votre goût pour la moto est bien connu (dans *Qui va là ?*, l'un des personnages traverse l'Italie sur une puissante Honda rouge) : qu'est-ce que la moto dit de vous ? Est-ce que c'est un objet totémique qui vous représente ?

Non il n'y a rien de symbolique. Une des explications à ma passion pour la moto est que, quand vous pilotez, vous êtes très conscient de votre vulnérabilité. La moindre décision de conduite a des conséquences presque instantanément. Et cela donne une expérience de liberté. L'autre raison est que parce que l'on est nu, vulnérable, on se trouve dans un état d'observation, de réceptivité très aiguisé. On remarque tout.

On vous a accolé l'étiquette d'écrivain engagé depuis vos débuts, comment la ressentez-vous ?

Quand on dit écrivain engagé, on sous-entend quelqu'un qui soutient une cause, une lutte, dans une confrontation actuelle. Ici et maintenant. Mais cette catégorie a aussi un sens historique. Par exemple, j'ai passé ces dernières semaines à penser et essayer d'écrire sur cette chose criminelle et monstrueuse qui se passe à Gaza et qui ne peut être plus actuelle. Mais la perspective est plus longue : en même temps, je pense à Rosa Luxemburg, à Franz Fanon ; je me sens accompagné de Gramsci, Pasolini ou Lorca...

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE ROSSIGNOL



Le Dr John Sassall au travail en 1967, photographie de Jean Mohr pour *Un métier idéal*.

« Dans le manque, dans l'absence, le temps de l'imagination, le temps du cœur est plein de plis. »



John Berger, *Un métier idéal* : histoire d'un médecin de campagne et *De A à X*, L'Olivier, 19,50 euros chaque, 5 février ; Dans l'entre-temps : réflexions sur le fascisme économique, Indigène, 2 euros, 27 mars.